

Les frères Robert visibles du Haut en Bas

ACCROCHAGES Les musées d'art de La Chaux-de-Fonds et de Neuchâtel, du jamais vu, montent conjointement une exposition consacrée à Léopold, une gloire européenne du XIX^e siècle, et à son plus secret frère Aurèle.

Onze ans les séparent. La famille établie dans un hameau chaux-de-fonnier compte cinq enfants éduqués dans les valeurs calvinistes. Léopold Robert voit le jour en 1794. Celui qui a donné son nom à la principale artère de la cité horlogère se distingue dès sa prime jeunesse comme un dessinateur de talent. Aurèle naît en 1805, au moment où son aîné bénéficie d'une excellente éducation au collège classique de Porrentruy.

Formation parisienne

Un ami de la famille, graveur lochois, accueille dès 1810 Léopold dans son atelier parisien. Lequel est admis à l'École des beaux-arts et suit les cours donnés par Jacques-Louis David, la référence parisienne artistique de l'époque. Le graveur remporte le deuxième prix de Rome décerné par l'Académie royale. Il vise le très recherché premier prix deux ans plus tard, en 1816. Le canton de Neuchâtel étant redevenu principauté prussienne à la suite du congrès de Vienne, les espoirs du jeune candidat qui a perdu son indispensable nationalité française sont ruinés. Sans perspective, exclu de l'École des



L'Arrivée des moissonneurs dans les marais pontins, Aurèle Robert, copie d'après Léopold Robert, 1836, huile sur toile, 140,5 x 214 cm.

PHOTO MAHN



Bandits traqués, religieuses convoitées par la crapule, beautés rêveuses veillant en bord de mer...

beaux-arts, il retourne au pays. Ses portraits, désormais peints, sont appréciés par la bonne société locale. Une heureuse fortune a raison de son ennui: un banquier neuchâtelois finance – contre remboursement – l'installation du peintre à Rome, le prestigieux foyer artistique d'alors.

Rome et ses brigands à succès

L'artiste prend ses marques dans une ville où il passera treize ans, avant ses dernières années vénitienes. Il va dénicher un sujet jusqu'ici négligé: les brigands. Ceux-ci vivent en bandes de Naples à Rome. Pourchassés, ils jouissent d'une aura romantique qui les feront devenir un sujet à la mode. Léopold Robert, les observant, est séduit par une forme de grâce et de beauté qu'il attribue aux origines antiques de personnages issus des milieux populaires. L'Antiquité, sujet peint jusqu'ici

sous son aspect héroïque, cède désormais place au commun des mortels du moment. Muni de l'autorisation de visiter la prison des brigands, l'artiste a acquis les rutilants costumes traditionnels des diverses provinces de la péninsule et fait poser ses sujets en tenue d'apparat. Puis il compose les paysages sur le motif avant d'y introduire ses personnages dans des scènes pittoresques: hors-la-loi traqués dans les reliefs montagneux, religieuses convoitées par la crapule, beautés rêveuses veillant en bord de mer. La critique évoquera des «paysannes littéraires».

Les petits formats se succèdent. Les ventes explosent. Les emprunts et dettes contractés se remboursent. Aurèle, le graveur anonyme resté au pays peut désormais rejoindre Léopold qu'il assiste, copie, documente, diffuse. Lui aussi grave et peint, se faisant une spécialité des intérieurs

d'églises. Il survivra de longues années à son frère et, une fois ce dernier disparu, retournera en Suisse tout en s'aménageant des séjours à Venise. Il produira une œuvre abondante pour sa clientèle helvétique.

Avant la chute, la gloire

Encouragé par ses succès, Léopold se lance dans les grands formats et ambitionne de peindre un cycle des quatre saisons ancré dans les provinces parcourues. Le printemps napolitain s'inspire d'un joyeux retour de pèlerinage. L'été romain figure un groupe de moissonneurs saisi dans les marais pontins. L'automne toscan ne sera pas abouti. Et l'hiver, sombre et peut-être prémonitoire, représente un embarquement de pêcheurs sur les rives de la lagune vénitienne. Si l'œuvre nous paraît théâtrale, le succès au Salon de Paris de 1830 est colossal. Les moissonneurs sont achetés par le roi Louis-Philippe et l'artiste atteint le sommet de sa gloire.

Mais une déception amoureuse pour une princesse hors de portée ronge un peintre déjà prédisposé à l'inquiétude. Aurèle, le soutien de

tous les instants, s'inquiète de longue date. Il découvre le cadavre de Léopold dans leur atelier vénitien le 20 mars 1835. Dix ans jour pour jour après leur autre frère Antoine, Léopold venait de se suicider. Comme lui par dépit sentimental. Comme lui en se tranchant la gorge.

Ô Saisons, avec sa syntaxe un peu surannée, propose un voyage à reculetons dans un temps achevé. Entre histoire de l'art et histoire du goût artistique, l'exposition jette un regard approfondi sur une figure de la peinture du XIX^e siècle et sur son frère sorti pour l'occasion de l'oubli. Entre incursion dans l'univers artistique parisien, restitutions péninsulaires et effondrement intime, elle évoque une époque qui peut sembler lointaine. Quoi que.

JEAN-LOUIS MISEREZ



Femme de brigand veillant sur le sommeil de son mari, Léopold Robert, 1827, huile sur toile, 46,5 x 38 cm.

PHOTO MBAC

«Femme assise»

Les collections cachent parfois des pièces énigmatiques. Tel ce charmant tableau dont on ne sait rien, ou si peu...

Dans un intérieur nu, une jeune femme, immobile et silencieuse. Une élégante ténébreuse et sans fard. La coquetterie s'est nichée au creux de l'épaule, pose si féminine. Assise du bout des fesses sur un lit vide et triste dont la sécheresse n'inspire ni l'amour, ni le sommeil douillet, elle semble perdue dans ses pensées. Une palette sombre et sourde la position asymétrique du corps, à la fois abandonnée et retenue, les bras las comme des ailes fatiguées, les mains fines au repos, sages, le visage serré et baissé, comme le regard dans la vague, tout concourt à dépeindre la mélancolie.

Ni la coiffure, serrée elle aussi – les bouclettes ou la frange collées au front – ni le vêtement, ne permettent de situer l'œuvre précisément dans le temps. La tenue, la fraîcheur du sein qui pointe

bien en évidence sous la transparence du châle, dévoile en revanche le désir du peintre. Un amoureux éconduit? Une éventualité si l'on suit les maigres pistes offertes par le verso du tableau: sur la toile, ce qui ressemble à une signature, «Dupré», et sur le châssis, une localisation, «Paris», qui indique le lieu de l'encadrement.

L'artiste?

Il existe une bonne demi-douzaine de Dupré, hommes et femmes, dans l'histoire de la peinture française. Les plus célèbres sont les aïeux, Jules et Julien, tous deux paysagistes, chantres de la vie rurale et des «bucoliques» travaux des champs. Parmi les peintres descendants de Julien figure Jacques (1879-1971) «dessinateur, illustrateur et docteur en médecine».

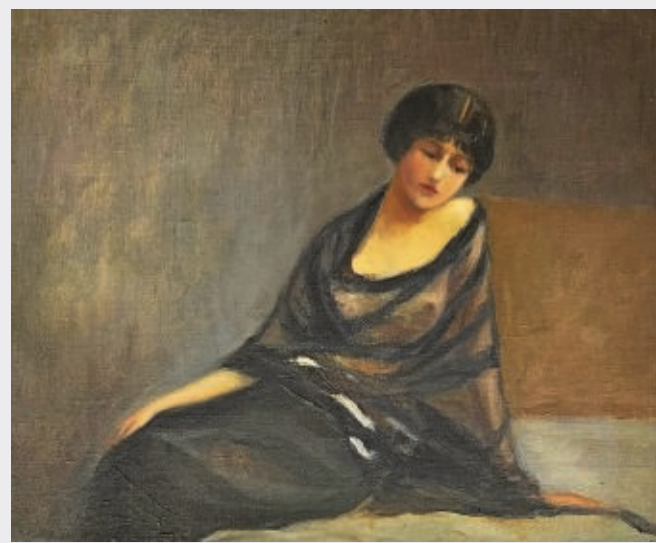
Et l'on se prend à imaginer: en 1908, Jacques épouse Simone Debat Ponsan (1886-1986), fille d'un autre peintre,

Édouard Debat Ponsan, qui pourrait être le modèle du tableau, compte tenu d'une certaine ressemblance. Le couple divorce en 1911. L'œuvre est un don privé fait à la Collection jurassienne des beaux-arts en 1987, soit un an après la mort de Simone. Cependant, aucune peinture connue de Jacques Dupré à ce jour.

La signature sur le verso de la toile ressemblerait plutôt à celle du père, Julien. Mais son style ne concorde pas du tout avec celui du tableau.

Alors? L'histoire ne s'arrête pas là. Il y avait à l'époque à Paris un encadreur du nom de Félix Dupré (1888-1919). Or, les lettres à demi effacées sur le châssis correspondent à son adresse. De plus, il avait l'habitude de signer sur le verso les toiles anonymes passées dans son atelier.

Évaporé l'artiste présumé! Et c'est ainsi que le mystère s'épaissit autour du petit tableau...



Femme assise, anonyme, vers 1900 (?), huile sur toile, 38 x 46 cm. Office la culture.

PHOTO OCC

Cette rubrique explore la Collection jurassienne des beaux-arts.

SSR